

LAWREN SCHNEIDER

**LE PRIX A
PAYER**

Editions

Lawren SCHNEIDER

PROLOGUE

Martinet

Prison de Figueras, Espagne

Anibal Gutierrez ressentait une immense fierté de diriger le flambant neuf centre pénitencier de Figueras, au nord de la Catalogne. Malgré la polémique concernant un coût de construction exorbitant, il restait que cela était l'une des prisons les plus modernes du monde. A près de quarante-cinq ans et après avoir enchaîné les postes de directeur adjoint à travers toute l'Espagne, Anibal considérait sa nomination au poste de directeur comme un aboutissement. Il avait tout sacrifié pour sa carrière : on ne lui connaissait pas de relation amoureuse sérieuse, il n'avait pas d'enfants, pas de véritables amis, pas même un animal de compagnie. Son seul hobby, si l'on pouvait qualifier

cette occupation ainsi, était d'aller voir des prostituées. Avec le temps, il devenait difficile, il les aimait maigrichonnes, blondes et jeunes. Le plus jeune possible.

Durant sa semaine de travail, il était totalement investi dans son activité professionnelle et ne passait guère que quelques heures dans son appartement du centre de *Girona*, la porte d'entrée de la *Costa Brava*. Il rentrait habituellement vers vingt et une heures, s'empressait d'avaler un plat de pâtes, une part de pizza ou des tranches de pain tartinées d'une épaisse couche de *Soubressada*, la saucisse à tartiner catalane. Après, il allumait la télévision et s'avachissait dans un fauteuil en cuir mou pour s'enfiler des séries télévisées en streaming jusqu'à ce que la fatigue envahisse son corps.

Le week-end, Anibal se transformait en un autre homme. Il troquait son costume de flanelle pour une tenue plus détendue, jean, chemise blanche et baskets. Il recouvrait son crâne dégarni d'une perruque noire et se rendait dans les bordels de la frontière franco-espagnole qui se situait à quelques kilomètres à peine.

Anibal aimait les jeux interdits, sadomasochistes. Ce jour-là, il avait longuement évalué les choix proposés par la mère-maquereille, savourant avec délectation cet instant où un détail insignifiant allait le convaincre. Deux Ukrainiennes fraîchement arrivées sur le sol ibérique retinrent son attention. Elles étaient d'une beauté stupéfiante. Anibal savait que leur « fraîcheur » allait inévitablement s'évaporer dans les mois à venir, disparition accélérée par la prise d'opiacés et d'alcool pour tenter d'oublier leur quotidien.

Il leur dressa le tableau : il souhaitait qu'elles l'attachent à une de ces barres de *lapdance* en aluminium, qu'elles lui bandent les yeux puis qu'elles le ficellent comme un saucisson à l'aide de minces bandelettes de cuir. Homme de tous les pouvoirs dans son univers carcéral, Anibal pouvait ainsi tout oublier et abandonner son corps à ses tortionnaires, qui lui feraient subir de savoureux sévices choisis.

L'homme frisait les cent trente kilogrammes pour un mètre soixante-dix, la tâche n'était pas de tout repos et les filles s'affairèrent à le sangler tout en gloussant de complicité.

Alors même qu'elles resserraient les derniers liens autour des cuisses démesurées du masochiste, un homme d'une trentaine d'années, t-shirt et pantalon noirs, s'introduisit dans la pièce en refermant rapidement la porte derrière lui.

Il posa son index sur ses lèvres épaisses, agita un revolver de gauche à droite qui fit comprendre aux filles de quitter la salle de jeu insonorisée, ce qu'elles firent illico. Les yeux bandés et le sourire aux lèvres, Anibal ne se rendait compte de rien et continuait de frémir de désir jusqu'à ce que la voix rauque de l'intrus brisât le silence.

« Bonjour, monsieur Gutierrez... »

Anibal tenta d'analyser ce qui était en train de se passer. Il fronça les sourcils et commença à s'agiter :

Mais... qu'est-ce que cela veut dire ? Les filles, qu'est-ce qui se passe ? Qui est là ?

Nous ne sommes que tous les deux, monsieur le Directeur. Vos charmantes petites putes seront dispensées de vous faire souffrir pour cette fois.

Nom de Dieu, qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Oh, rassurez-vous, trois fois rien. J'aimerais simplement que vous me rendiez un petit service, monsieur le Directeur, un tout petit service, je vous l'assure.

Quoi ? Je ne comprends absolument rien à ce que vous racontez ! Pouvez-vous seulement imaginer ce qu'il en coûte de s'en prendre à un directeur de prison ?

L'homme s'approcha au plus près d'Anibal. Il plaça son visage face à celui de sa victime puis renifla bruyamment son corps à plusieurs endroits comme le ferait un animal. Ensuite il se dirigea vers une petite table basse sur laquelle étaient disposés différents accessoires de plaisir : des godemichés de diverses tailles, des baillons, un martinet ainsi qu'une baguette de bois souple, de celles qu'avaient les maîtres d'école d'avant-guerre. Il s'empara du martinet et fit glisser les petits bouts de cuir sur le torse épilé d'Anibal.

— Monsieur Gutierrez. Evidemment, je vais vous expliquer ce que j'attends de vous, mais d'abord vous me permettez de prendre quelques photos de vous pour ma collection personnelle.

— Quoi ? Mais vous êtes complètement fou ! Je vous l'interdis ! Vous m'entendez ? Je vous l'interdis formellement !

Pour seule réponse, Anibal entendit à plusieurs reprises le bruit caractéristique du déclencheur d'un

appareil photo numérique. Ses sens en alerte, il sentait que l'homme se déplaçait autour de lui, le prenant en photo sous divers angles, plans larges, gros plans de sa tête, de son corps, sans doute également de ses attributs.

— Vous êtes superbe, monsieur le Directeur, ironisa le tortionnaire. Ne soyez pas inquiet, je ne manquerai pas de vous les faire passer par e-mail ! Je dois avouer que vous avez de l'allure ! Si, si, je ne plaisante pas !

— Vous êtes un grand malade...

— Venant de vous, je vais le prendre pour un compliment... Est-ce qu'un petit jeu vous ferait plaisir ? Vous n'osiez le demander ? Allez, ne faites pas votre ronchon, je suis sûr que vous allez l'adorer !

Le martinet s'abattit violemment à plusieurs reprises sur le torse glabre d'Anibal. En d'autres circonstances, il aurait pris un peu de plaisir, peut-être même aurait-il ressenti de l'excitation. Là, son cerveau n'analysait pas du tout les stimuli de cette façon-là.

— Maintenant, monsieur le Directeur, je vais vous donner de petites consignes. A chaque bonne réponse, pour vous en récompenser, je vous donnerai un petit coup de martinet. Etes-vous prêt ? ... OK, je prends votre silence comme un accord. Demain matin, comme tous les lundis, vous vous rendez sur votre lieu de travail. Vous vaquerez à vos occupations courantes, convoquerez vos lieutenants comme vous en avez l'habitude et leur donnerez la liste des détenus avec lesquels vous voudrez vous entretenir. C'est ce que vous avez l'habitude de faire chaque début de semaine.

Simplement, cette fois-ci vous rajouterez un nom supplémentaire, celui d'Agustin Martinez.

— Quoi ? Je ne peux pas faire ça ! Ce type est en isolement depuis des mois sur ordre des plus hautes instances. Dans l'attente de son procès et sur recommandations mêmes des services fédéraux américains, il est convenu de ne le laisser sortir au contact des autres détenus sous aucun prétexte !

— Dommage, dommage... J'aurais tellement aimé vous gratifier d'un petit coup de martinet...

L'homme se dirigea à nouveau vers la table basse et empoigna la baguette de bois. Il serra les mâchoires, ferma son poing, lança son bras en arrière et fit retomber la tige vibrante sur la cuisse d'Anibal. Une onde de douleur effroyable parcourut son corps et la plaie rectiligne se mit aussitôt à saigner.

— Putain ! Vous êtes complètement taré ! Au secours ! Au secours !

L'agresseur ne se formalisa nullement des cris de sa victime, la pièce était parfaitement insonorisée et personne ne viendrait à son secours. Il s'approcha à nouveau très près du visage d'Anibal.

— Je répète ma consigne. Vous allez faire monter Agustin Martinez dans votre bureau. Je vous fais confiance, vous trouverez un prétexte et les mots pour convaincre vos gars. Alors, est-ce que vous êtes d'accord ? A moins que... vous vouliez encore savourer les effets de ma baguette magique ?

Un timide « OK » sortit de la bouche d'Anibal qui tressaillit aux sages coups de martinet qui vinrent lui caresser la poitrine en guise de récompense.

— Comme c'est amusant, n'est-ce pas ? Je vois que vous devenez raisonnable, monsieur le Directeur... Une fois que vous aurez taillé une bavette avec ce cher Agustin, vous le remercerez pour son comportement exemplaire des derniers mois et lui annoncerez qu'il va pouvoir poursuivre sa détention hors du quartier d'isolement, en joyeuse compagnie des autres détenus.

— Quoi ? Non seulement je ne peux pas décider de cela, mais en plus, vous savez très bien que cela signerait son arrêt de mort ! Ce type est en quartier de haute sécurité justement pour éviter qu'il se fasse massacrer !

La baguette s'abattit avec férocité sur la même cuisse, lacérant les chairs en formant une croix dégoulinante de sang. Malgré sa résistance élevée à la douleur, Anibal se mit à pleurer comme un enfant.

— S'il vous plaît... Arrêtez ça... C'est bon, je ferai ce que vous me demandez, mais arrêtez s'il vous plaît...

— Bien, c'est excellent ! Vous avez mérité vos deux petits coups de martinet... Voilà... C'est bien... Bien sûr, vous comprendrez que si vous vous avisiez de ne pas suivre mes consignes, nous devrions avoir une nouvelle petite conversation... qui pourrait s'avérer être encore un peu plus musclée...

Anibal s'empressa de hocher la tête en signe d'acquiescement. Il trouverait une excuse pour faire sortir cet Agustin. Au pire, il risquerait un blâme. Rien de dramatique à long terme. Il était bien plus grave de voir les photos de son corps circulant sur le Net : il perdrait toute crédibilité et sans doute son emploi. Sa vie serait irrémédiablement détruite.

— Monsieur le Directeur, une dernière chose. Puis-je vous demander de rester discret sur notre rencontre d'aujourd'hui ?

— Bien sûr que je vais la fermer, vous croyez quoi ?

— Je vais donc vous faire confiance...

— Oui, vous pouvez ! Clairement, vous pouvez...

L'homme eut un rictus. Au final, ils étaient tous les mêmes. Prêts à retourner leur veste dès les premiers coups. La faiblesse de ses congénères le dégoûtait définitivement.

Anibal crut qu'on l'écorchait vif et un long hurlement inhumain sortit de sa bouche grande ouverte lorsque le bâton s'abattit plusieurs fois sur la cuisse jusqu'alors épargnée puis sur ses organes génitaux.

1

Haute Sécurité

Prison de Figueras, lundi matin

Anibal avala un grand verre d'eau fraîche pour accompagner le cocktail d'ibuprofène et de morphine en cachet qu'il avait subtilisé à l'infirmerie. Les lacérations sur les cuisses le faisaient encore souffrir, bizarrement plus que les épouvantables coups reçus sur son sexe. Sur le moment, il avait cru mourir, mais la douleur s'était atténuée somme toute assez rapidement.

Son tortionnaire lui avait envoyé les photos ainsi qu'une vidéo de la scène finale. Se voir ainsi lui était insupportable. Son corps blafard boudiné de haut en

bas lui faisait honte. Il rangea son téléphone quand la sonnerie de sa porte retentit.

— Entrez ! cria-t-il d'une voix autoritaire.

Deux gardes en uniforme pénétrèrent dans la pièce sécurisée et meublée chichement d'un simple bureau en chêne verni et de deux armoires métalliques équipées de gros cadenas de sécurité. Comme chaque lundi matin, ils escortaient les uns après les autres, des prisonniers jusqu'au bureau du directeur. Les détails de leurs entretiens étaient soigneusement notés et classés dans les dossiers individuels des détenus et servaient d'éléments à charge ou à décharge lors des délibérations des commissions de libération anticipée.

— Messieurs, attachez-lui les bras et les jambes puis vous pourrez quitter la pièce ! ordonna Anibal.

Intrigué par une consigne inhabituelle, le plus âgé des deux gardes osa s'exprimer :

— Monsieur le Directeur, le règlement intérieur veut que nous restions présents durant toute la durée de l'entretien avec les détenus. C'est une question de sécurité, pour vous en particulier !

— Je sais, sergent Ramirez. Je le sais d'autant mieux que c'est moi qui l'ai rédigé, le règlement intérieur. Je vous demande de faire une exception.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir...

— Sergent ! J'assume toute la responsabilité !
Dehors ! Foutez-moi le camp !

— Oui, monsieur le Directeur...

La porte claqua. Anibal se leva en grimaçant et s'assit sur le dessus du bureau, à une cinquantaine de centimètres d'Agustin Martinez. C'était à cause de cet homme qu'il souffrait autant, à cause de lui qu'il devait transgresser les règles et prendre des risques pour sa carrière. Qu'avait donc fait ce type de spécial ? Qui avait intérêt à ce qu'il sorte du quartier de haute sécurité ? Probablement quelqu'un de puissant. Mettre sous surveillance un directeur de prison durant des semaines, l'agresser physiquement et le faire chanter, cela demandait de l'organisation et de la détermination. La mafia, peut-être, les réseaux de trafic de drogue plus certainement. Oui, cela devait être lié à ce genre de milieu. Ce sont toujours les trafiquants qui prennent le plus de risques, les plus dangereux de tous.

— Prisonnier Agustin Martinez. Savez-vous pourquoi je vous ai fait venir dans mon bureau ?

Agustin le Catalan avait perdu du poids depuis son incarcération, neuf mois plus tôt. Il portait toujours ses petites lunettes rondes, sa barbe était courte et les poils blancs se retrouvaient en supériorité numérique. Son ventre restait génétiquement gonflé, mais le reste du corps était devenu flasque et souple.

Ce type ne tiendra pas le premier assaut. Il va se faire démolir en moins de deux si je le remets dans le circuit...

Anibal soupira puis reposa la question.

— M'avez-vous compris ? Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes ici ?

— Non, répondit Agustin d'une voix rocailleuse.

— Je vais donc clarifier ce point. J'ai le plaisir de vous annoncer que votre mise à l'écart en quartier de haute sécurité touche à sa fin ! Vous vous êtes comporté convenablement, vous avez été un brave garçon qui va pouvoir se mêler à la foule, participer à nos ateliers créatifs, manger avec ses petits camarades à la cantine, leur faire des câlins sous la douche... Bref, vivre la vraie vie de détenu ! J'espère que cette décision vous fait plaisir ?

Le visage d'Agustin changea instantanément de couleur. Il savait très exactement ce qui allait arriver : il allait se faire agresser et mourir dans les toutes prochaines heures. C'était une certitude absolue.

— Je vois à votre tête que ça ne vous ravit pas vraiment, reprit Anibal. Pour un type qui vient de passer près de trois cents jours dans une pièce de cinq mètres carrés, je trouve que vous manquez d'enthousiasme ! Une subtilité m'aurait-elle échappée ? Votre dossier est vide, le FBI ne nous a transmis aucun élément. Nada. Mais je vous en prie, si vous voulez m'en toucher un mot... Peut-être que je pourrais comprendre pourquoi vous tirez la gueule comme si l'on vous avait diagnostiqué un cancer des testicules...

— Monsieur le Directeur, je suppose que ceux qui vous obligent à faire cela, ont de gros moyens de pression sur vous ? Ils ne vous laissent pas le choix, c'est ça ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, M Martinez.

— Oh que si ! Vous savez très bien de quoi je parle. Ils vous tiennent et vous allez m'envoyer à la mort, vous en êtes parfaitement conscient. Je ne tiendrai pas plus de quelques heures là dehors. Ils me couperont la carotide avec un morceau de canette en aluminium ou ils me feront éclater la rate avec leurs chaussures de sécurité à l'atelier. Peu importe comment ils procéderont. Si vous me libérez, je suis un homme mort.

Anibal hochait lentement la tête.

— Probablement, monsieur Martinez.
Probablement.

— Mais vous allez le faire quand même.

— Oui. Je crains de ne pas avoir le choix. Croyez-moi, cela n'a rien de personnel, vous êtes sûrement un sale type, mais je ne vous connais pas assez pour vous haïr.

— Ecoutez, monsieur le Directeur. Je vais vous expliquer qui je suis et pourquoi je suis ici.

Agustin lui raconta son enfance à Badalona, ses premiers faits d'armes puis sa rencontre avec le trafiquant de drogue Matt Bronson. Il détailla leurs carrières respectives et expliqua comment ils étaient devenus les hommes les plus puissants parmi les puissants, à la tête d'un des plus gros réseaux de trafic de drogue de l'Ouest américain.

— Parlez-moi du contexte de votre arrestation, Martinez. Pourquoi avez-vous été arrêté ? Qui êtes-vous donc vraiment ?

— Je vais vous faire la « version courte ». Matt Bronson était comme un frère pour moi. Nous avons passé un accord avec le FBI : tout notre réseau de trafic de la côte ouest contre notre immunité. Vous entendez ? Nous avons donné toute la filière ! On parle là de dizaines de laboratoires de méthamphétamines, des stocks de cocaïne et de centaines de noms et d'adresses de revendeurs. Ensuite, je dois avouer que les choses ne se sont pas déroulées comme prévu. J'ai tué plusieurs hommes, ici, sur le sol espagnol et Matt Bronson n'est plus de ce monde.

Agustin prit une grande inspiration et ferma les paupières. Pour ce type, le quartier de haute sécurité était l'unique refuge. Poser un seul pied en dehors de cet espace ultra sécurisé et il y passerait. Jamais il ne tiendrait. Il était déjà mort.

— Vous avez compris, n'est-ce pas ? Monsieur le directeur, je suis foutu si vous me lâchez dans la fosse aux lions. Peut-être devrais-je vous laisser me libérer pour qu'on en finisse une bonne fois pour toutes, mais comme beaucoup d'hommes, j'ai peur de la mort.

Anibal s'approcha et se baissa pour mettre son visage bouffi juste en face de celui de son interlocuteur puis il reprit.

— Combien d'hommes avez-vous tués dans votre vie ?

— Quoi ? Qu'est-ce que cela vient faire ?

— Répondez ! Combien ? Cinq ? Cinquante ? Cinq cents ?

Agustin commença à s'agiter. Qu'est-ce qu'il voulait à la fin ?

— Je ne sais pas combien. Je ne sais plus. Suffisamment pour que je ne puisse plus les compter... Mais, quel est le rapport avec tout ça ?

Anibal se releva et se mit à déambuler dans la pièce, tournant autour du bureau et d'Agustin.

— Monsieur Martinez. Vous êtes un type qui a vécu la grande vie, vous avez brassé beaucoup d'argent pendant des décennies. Vous avez tué plus d'hommes que la plupart des gars ici réunis. Un jour, pour une bonne ou une mauvaise raison, vous balancez un réseau international. Je pense qu'un type dans votre situation a forcément pris des précautions... substantielles pour assurer son avenir. Voyez-vous ce que je veux dire ?

A cet instant, Agustin comprit à quel genre d'homme il avait affaire : une de ces raclures qu'il avait en horreur. Quel choix avait-il ? Aucun. La mort l'attendait patiemment de l'autre côté du mur.

— Monsieur le Directeur, j'ai bien saisi le message... Il ne me reste pas beaucoup d'options et je vais essayer de trouver les bons arguments pour vous faire changer d'avis... Alors je vais faire de vous un homme riche. C'est bien ce que vous attendez de moi, non ?

— Disons que votre générosité pourrait m'aider à choisir une voie...

— Bien. Soyons bien clairs : vous me remettrez en quartier de haute sécurité immédiatement après que je vous ai donné la marche à suivre pour récupérer le fric ! Est-ce qu'on est bien d'accord sur ce principe ?

— Oui, oui... Et comment... Vous êtes quelqu'un d'intelligent ! Alors, dites-moi, comment est-ce que je récupérerai l'argent et de combien parle-t-on ?

— Rien de très compliqué. Vous devrez vous rendre dans l'établissement bancaire dont je vous donnerai le nom, ici, à Barcelone. Vous aurez un numéro de compte et une clé alphanumérique.

— C'est tout ? Je me pointe dans cette banque et ça y est, ils me donneront vos millions ?

— Ils vous mèneront vers une salle sécurisée où se trouvent les petits coffres. Ceux-là ne nécessitent pas de clé physique ou d'identification du propriétaire. Il vous suffira de saisir la clé à dix chiffres. Dans ce coffre se trouvent cinquante mille euros en billets neufs et un carnet avec la liste d'une centaine de comptes de banques offshore bien garnis.

Il vit le visage du directeur s'illuminer comme s'il avait assisté à une apparition de la Vierge à Lourdes. Ses yeux s'agrandirent et il posa ses deux mains à plat sur le bureau pour se rapprocher encore un peu plus d'Agustin.

— Combien y a-t-il sur les différents comptes ?

Agustin ne put retenir un petit rire sarcastique. En d'autres circonstances, il aurait écrasé ce type comme un insecte.

— Assez d'argent pour dépenser sans compter chaque putain de jour de votre vie, monsieur le Directeur...

— Et le FBI dans tout cela ? Est-il au courant de l'existence de cet argent ? Je n'ai pas très envie de me retrouver sous surveillance des Américains...

— Vous me prenez vraiment pour un débutant ? Si vous aviez connu Matt Bronson, vous n'oseriez même pas penser ce que vous venez de dire... C'est un peu vexant, monsieur le Directeur...

Anibal commença à suer. Son cœur s'accéléra. Un mal pour un bien, il allait peut-être pouvoir tirer son épingle du jeu ! Il allait pouvoir changer de vie et vivre comme un nabab ! Ses blessures ne seront rapidement plus qu'un vieux souvenir et le chantage un danger vite écarté. A lui la belle vie ! Peut-être irait-il en Amérique du Sud ou à Cuba ? Il ne pouvait pas passer à côté de cette opportunité et se mit à sourire :

— OK, monsieur Martinez ! Affaire conclue ! Je prends une feuille de papier et un stylo ! Allez-y !

Agustin lui dicta lentement l'ensemble des données : le nom de la banque helvétique, le numéro de compte et la clé de sécurité. Il savait que l'affaire était risquée, mais avait-il un quelconque choix ? C'était son dernier atout.

Anibal Gutierrez rayonnait de bonheur. Il appuya sur le bouton de l'interphone et cria pompeusement : « Gardiens, vous pouvez récupérer le prisonnier Martinez et le remettre en quartier de Haute Sécurité ! »

Cinq secondes plus tard, les hommes passèrent la porte, le détachèrent et l'emmenèrent.

— Au revoir, monsieur Martinez ! brailla Anibal en direction du couloir, j'étais vraiment ravi de bavarder avec vous !

Une fois la porte refermée, le directeur se rassit dans son fauteuil. Il se mit à sourire puis à rire franchement, les deux mains derrière sa tête. Sa vie allait changer !

Il allait quitter ce boulot routinier et se faire dorer la pilule au soleil ! Il profiterait enfin de la vie, se procurerait un de ces catalogues pour célibataires fortunés et se commanderait une jeune Russe qui lui ferait de bons petits plats ! Il continuerait bien sûr de fréquenter les bordels, pour assouvir ses plus fabuleux fantasmes... Son cerveau regorgeait de scénarios salaces et il salivait déjà à l'idée de tout ce qui allait l'attendre ! Il prit une grande inspiration puis appuya sur le bouton de l'interphone qui grésilla :

« Changement de consigne. Le prisonnier Martinez ne retourne pas en Haute Sécurité. Je répète, il ne retourne pas en Haute Sécurité. Emmenez-le dans la cour, c'est l'heure de la promenade ! »

2

Patibulum

Prison de Figuera, lundi midi

Une véritable prouesse.

Agustin avait tenu bon durant la totalité de la promenade matinale. Trois longs quarts d'heure dont il avait égrené chaque minute et chaque seconde, rasant les murs, fuyant les angles morts, s'exposant volontairement aux yeux des gardiens en poste sur les miradors. Il avait su éviter les attaques frontales. Il ne savait ni qui, ni quand, ni comment, tout en craignant l'inéluctable issue.

Bien sûr, le FBI avait pu démanteler une grosse partie du puissant réseau de trafic de cocaïne de l'Ouest américain. Mais dans ce business, les « branches

coupées » repoussaient très vite. Sa libération, il la devait certainement à une de ces « branches », un nouveau patron local qui s'était sans doute mis en tête de régler les comptes avec le traître qu'il avait été et d'en tirer profit, d'une manière ou d'une autre.

Une fois noyé dans la masse des détenus, il se ferait bousculer, brutaliser, probablement pire. Autre évidence : les puissants ne pouvaient pas laisser un traître de son espèce survivre.

C'était en quelque sorte « déontologique ».

Il essayait d'accepter de vivre les derniers instants de son existence et devait se préparer à une mort certaine. Cette certitude ne l'empêchait pas d'être transi de peur à l'idée d'y passer...

Après la promenade du matin qui se terminait invariablement à onze heures, les prisonniers furent reconduits dans leur cellule. Un gardien avait indiqué à Agustin d'un vague signe de la tête, sa nouvelle « résidence ». Etonnement, tout s'était déroulé le plus sereinement du monde.

Il avait un mauvais pressentiment. Pas une altercation, pas un mot plus haut que l'autre, rien de rien. Le calme avant la tempête... Il resta debout, adossé au mur de béton humide. Sa chemise était détrempée de sueur. Il tenta de maîtriser sa respiration et dévisagea son compagnon de chambrée affalé sur le matelas du haut des lits superposés. Un type quelconque, plutôt petit, squelettique, la caboche allongée comme si elle avait été comprimée dans un étai.

Les présentations se limitèrent à un hochement de tête. Quel intérêt y avait-il d'ailleurs à ce qu'il aille plus

loin ? Il n'en avait guère que pour quelques heures, alors à quoi bon ? Son cerveau tournait à plein régime. Son instinct lui disait que quelque chose ne tournait pas tout à fait rond. Il devait en savoir un peu plus sur ce type...

— Dis-moi, comment t'appelles-tu ?

— Carlos, bredouilla son compagnon de cellule en mâchouillant un cure-dents.

— Carlos, répéta lentement Agustin. Carlos, pourquoi es-tu ici ? Tu es là pour meurtre ou un truc dans le genre ?

L'homme leva la tête et la tourna vers Agustin. Il l'examina de haut en bas, comme s'il le passait au scanner. Ensuite, il toussa grassement et passa sa langue sur des dents noires comme du charbon.

— Non. Enfin, moi j'appelle ça un accident. J'ai pas fait exprès de la tuer la pétasse.

— Ça veut dire quoi ça, « j'ai pas fait exprès » ?

— Putain, tu les connais, elles sont toutes les mêmes ! Si cette pauvre conne elle avait pas gueulé toute la journée, j'aurais pas eu besoin de la cogner... Je te jure, elle m'avait fait un trou dans la tête ! Je lui filais des petits coups, rien de méchant... Mais comment je pouvais savoir qu'elle allait faire une crise cardiaque, juste à ce moment-là ? Hein ? Je lui avais déjà filé des roustes quand elle déconnait, comme y faut faire avec toutes les gonzesses, tu crois pas ? Eh ben pas de bol ! Ce coup-ci fallait qu'elle casse sa pipe ! J'te jure, je trouve pas ça normal de faire de la taule pour ça... C'était un accident !

Agustin se détendit quelque peu. Il avait visiblement affaire à un abruti de première catégorie, un de ces alcooliques qui se défoule sur sa femme. Un sale type sans aucun doute, mais pas des plus dangereux pour lui. Peut-être pourrait-il s'asseoir et fermer l'œil sans risquer de se faire trancher la gorge...

Vers douze heures, une voix nasillarde satura les haut-parleurs :

« Avis aux prisonniers ! Comme tous les jours, les grilles des cellules vont se déverrouiller et resteront ouvertes jusqu'à l'heure du déjeuner. Nous vous demandons à tous de conserver le calme et de signaler tout débordement aux gardiens ».

La respiration coupée, Agustin se mit à tourner en rond puis cogna des poings contre le mur. Il jura plusieurs fois puis s'approcha du lit. Il tapa du plat de la main sur le sommier de son colocataire qui avait fermé les yeux.

— Hey mec, tu peux me dire ce que c'est que ce bordel ? C'est une plaisanterie ? Dis-moi qu'ils ne vont pas sérieusement laisser les grilles ouvertes ?

— Toi, mon pote, ça doit faire une paye que tu n'as pas été en taule, je me trompe ?

— Putain, je t'ai posé une question ! Ils vont vraiment laisser les grilles ouvertes ?

— Ouais mon gars, un peu qu'ils vont le faire ! C'est un nouveau programme qui s'applique dans toutes les prisons de Catalogne depuis l'année dernière. Ils disent que ça marche. C'est psychologique. A priori, nous autres, on serait moins agressifs. Mais t'inquiètes, les gardiens continuent à faire des rondes comme

d'habitude, c'est juste que nous on peut circuler comme on veut...

Agustin prit sa tête entre ses mains. Cela ne sentait pas bon du tout. Etait-ce pour cela qu'il ne lui était rien arrivé durant la promenade ? Bien sûr, c'était évident : pourquoi prendre le moindre risque dans la cour alors qu'ils ont tout leur temps une fois de retour en cellule ?

Il projeta son bras au-dessus du matelas et empoigna l'uniforme gris de son colocataire. Il tira de toute ses forces jusqu'à ce que l'homme s'écrase lourdement au sol. Agustin posa son genou sur sa poitrine. Il se dégageait de ses vêtements une odeur épouvantable, un mélange de sueur rance et de tissu moisi.

— Dis-moi voir, espèce de putois... Tu te prends pour un vrai dur ? Moi je pense qu'un mec qui cogne une femme c'est un minable. Tu es un minable, Carlos ! Je suis sûr que tu es du genre à chier dans ton froc dès que tu te sens en danger... Oui, on doit pouvoir t'acheter pour une poignée de billets, c'est pas vrai ?

Agustin mit tout le poids de son corps sur son genou qui comprima les côtes de Carlos.

— Eh cool, cool Agustin ! Arrête, tu veux bien ? Je suis pas comme ça... Putain tu me fais mal !

— Bon sang, c'est bien ce que pensais...

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Mon prénom, le minable, tu as dit mon prénom... Ce matin, personne ne savait qui j'étais et ce n'est pas moi qui te l'ai dit ! Ils t'ont contacté durant la promenade, c'est ça ? Réponds-moi !

— Stop ! J’y peux rien, moi ! C’est Cristo Negro qui m’a briefé que tu étais une balance et qu’à cause de toi les flics avaient arrêté plus de cinq cents types aux States ! C’est vrai, hein ? C’est vrai que tu es un putain de balance ?

— Pauvre merde... Et qu’est-ce qu’ils t’ont demandé de faire ? Dis-le !

— Moi ? Pas grand-chose, juste te garder à l’œil jusqu’à ce qu’ils arrivent, histoire que tu ne te foutes pas en l’air avant le grand spectacle... Tu vas en chier ! Cristo Negro va te casser en deux ! Il va te réduire en pièces !

Agustin releva le corps dont la puanteur abjecte lui emplît les narines et le plaqua contre le mur, lui écrasant sa trachée avec son avant-bras.

— Ecoute-moi bien, tu vas arrêter de te foutre de moi, tu vas me dire ce qu’ils t’ont demandé de faire sinon je t’étrangle sur-le-champ. Est-ce que tu m’as bien compris ?

— Arrête mec, souffla-t-il en toussant, c’est bon, ça va ! Ils m’ont demandé d’appeler les deux gardiens de l’étage et de faire semblant d’être malade, de vomir dans les chiottes pour qu’ils m’emmènent à l’infirmerie !

— Ce qui leur laissera le temps de me faire la peau...

Agustin avait compris ce qui se passait et il avait peu de temps devant lui. Le mieux était d’appeler les gardiens lui-même pour sortir de cet endroit le plus vite possible ! Il prit la tête du putois entre ses deux mains puis empoigna sa chevelure et lança le corps sur la

cuvette de toilette. La tête se fracassa contre le réservoir et se mit immédiatement à saigner abondamment.

— Tu pues vraiment trop, commenta Agustin tout en se rapprochant de sa victime.

Il leva son crâne puis le cogna contre la cuvette en céramique puis encore et encore. Il sentit la boîte crânienne se déformer et arrêta lorsqu'elle émit un craquement sourd. Il savait qu'en donnant l'alerte aux gardiens, ceux-ci viendraient l'emmener immédiatement. C'était sa meilleure chance. Encore une fois, la mort était sa compagne de route...

— Gardiens, hurla-t-il. Gardiens ! Venez vite ! J'ai tué un homme ! Allez, ramenez-vous !

Les prisonniers des cellules voisines sortirent comme un seul homme et s'approchèrent. Ils applaudissaient le spectacle qui s'offrait à eux, rompant leur affreuse monotonie. Il ne fallut que quelques secondes pour que des sifflements stridents déchirent les oreilles des spectateurs et que deux gardiens équipés de *tasers* et matraques se frayent un chemin à travers les détenus et accèdent à la cellule d'Agustin.

— Poussez-vous, allez, poussez-vous, cria l'un d'eux. Laissez-nous passer !

L'adrénaline s'était diffusée à travers son corps et Agustin afficha un sourire euphorique. Les gardiens l'éloignèrent rapidement du danger. Bien sûr, ce crime s'ajouterait à la longue liste des faits qui lui étaient reprochés, mais qu'est-ce que cela pouvait changer... Il savait bien qu'il ne quitterait jamais plus la prison,

l'essentiel était de survivre, quitte à ce que ce soit en quartier de haute sécurité...

Les deux hommes en uniformes bleu marine se frayèrent un chemin et franchirent enfin la grille d'accès de la cellule. Ils restèrent un moment immobiles, interloqués par la scène surréaliste. Agustin se tenait debout, les bras croisés. Le diamètre de la mare de sang qui entourait le cadavre de Carlos augmentait de seconde en seconde. L'allure fière, Agustin attendait sagement de se faire embarquer.

Son sourire s'estompa lorsqu'il vit une énorme masse d'ébène s'imposer, poussant les uns et les autres afin d'approcher le plus près possible de la cellule.

Cristo Negro.

Il devait mesurer plus de deux mètres, son corps dégoulinait de sueur et ses muscles vibraient encore au rythme des levées de fontes qu'il avait dû enchaîner toute la matinée. Il s'approcha des deux gardiens et posa ses mains de bûcheron sur leurs épaules comme le ferait un père se postant entre ses deux enfants.

— Les gars, leur glissa-t-il en se penchant vers eux, je vais vous demander de nous laisser quelques instants...

Le plus âgé des deux tenta de s'imposer : « Cristo Negro, sans vouloir te commander, ce type vient de tuer son codétenu, nous devons le faire sortir immédiatement... »

La montagne de muscles comprima l'une de ses paluches monumentales et fit plier l'homme. Le message était limpide et le gardien s'empressa de

coopérer : « On va vous laisser cinq minutes... de toute façon, Carlos ne mourra pas une deuxième fois... »

Agustin n'en crut pas ses oreilles. Les gardiens firent demi-tour, les autres spectateurs réintégrèrent leurs cellules de leur propre chef et trente secondes suffirent pour qu'il se retrouve seul face à Cristo Negro. Il fronça les sourcils et resta interloqué devant un tatouage incroyable : le Christ sur sa croix recouvrait l'intégralité de son torse, des pectoraux au nombril. La partie transversale de la croix de crucifixion se poursuivait sur les deux bras jusqu'aux poignets. Une œuvre d'art aux détails minutieux qui avait dû coûter des heures de travail au tatoueur.

Le colosse avança d'un pas, écarta les bras pour livrer avec fierté l'intégralité de l'œuvre et se mit à sourire. Ses dents blanches impeccablement alignées l'auraient presque rendu sympathique en d'autres circonstances.

— Agustin, le fidèle bras droit de Matt Bronson. Tu sais, je suis très heureux de te rencontrer... Tu es une véritable légende dans le milieu ! Si, si, crois-moi...

Agustin savait qu'il ne ferait pas le poids face à cette force de la nature. Il n'avait ni arme, ni de quoi en faire une. Il n'avait même pas fait d'exercice physique depuis des années. La messe était dite, en quelque sorte. Il devait simplement tenir le plus longtemps possible. Les gardiens n'iraient sans doute pas au-delà des cinq minutes concédées ou peut-être que l'alarme allait finalement être déclenchée... C'était le dernier espoir pour lui.

— Cristo Negro, je suppose ! Carlos le putois m'a parlé de toi ! Toi aussi, on peut dire que tu as une sacrée réputation !

— Tu sais, je préférerais m'asseoir là et bavarder avec toi, le Catalan. Seulement voilà, j'ai une mission à accomplir et un type comme toi le comprendra... Ce n'est sûrement pas une première pour toi, simplement cette fois-ci c'est toi la proie.

— Tu n'es pas obligé de t'attaquer à moi, Cristo Negro !

— Tu sais bien que je ne peux pas faire autrement. Dans notre monde, car c'est aussi le tien, personne ne peut revenir en arrière, seul le présent compte. Si tu réponds à mes questions rapidement, tu souffriras moins. On peut faire cela vite... Je vais te montrer mon coup favori, tu veux ? Il s'appelle *Patibulum*.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu me chantes, l'interrogea-t-il.

— *Patibulum* est le nom de la partie transversale de la croix destinée au crucifiement.

— *Mol bé*, je suis content de le savoir, un peu de culture dans ce monde de brute ! Tu n'as pas l'air comme ça, mais je dois dire que ça m'épate !

— Oui, merci...

Tout d'un coup, Cristo Negro s'élança sur sa cible, écarta les bras puis les ramena. Ses mains s'abattirent sur les deux oreilles du catalan en même temps, telle une presse industrielle. Agustin s'effondra, ses oreilles sifflaient comme si une grenade avait explosé juste à côté de lui.

Une seconde plus tard, une douleur abominable traversa son corps de part en part comme une onde de choc. Il rouvrit les yeux et vit le colosse penché au-dessus de lui. Les acouphènes étaient insupportables et il porta ses mains à ses oreilles qui saignaient, suite au traumatisme crânien.

Les yeux injectés de sang, Cristo Negro écrasa la main gauche d'Agustin avec son pied et se retourna une seconde pour saisir un objet posé derrière lui. La vision brouillée, Agustin ne discernait que l'étrange ballet des bras noirs qui se déplaçaient devant lui. Il entendit un bruit aigu de métal qui heurtait le sol en béton.

A quelques centimètres au-dessus de lui, l'horreur. Cristo Negro lui présentait fièrement un morceau de chair ensanglanté, son pouce qu'il venait de trancher d'un coup sec à l'aide d'une feuille de boucher. Agustin hurla de toutes ses forces, priant pour que l'adrénaline qui se déployait dans son corps couvre la douleur aiguë le plus vite possible.

« Bien, maintenant je vais te redresser un peu. »

Le colosse le prit sous ses aisselles et le plaqua contre le mur en béton de la cellule. Il s'assit face à lui, jouait avec le hachoir à viande en le faisant rebondir dans la paume de sa main.

— Agustin, je sais que ça fait mal, mais je vais te demander une seule fois de répondre à ma question. Tout ceci peut s'arrêter dans une petite minute. Tu es prêt ? Oui, je pense que tu l'es. Alors, écoute bien. Matt Bronson a détourné plus de cinq cents millions de dollars en coopérant avec le FBI durant les dernières années. Tu le sais, puisque tu étais son plus fidèle compagnon de route. Certains affirment même que

vous étiez amis. Bien. Tu vas me dire où ce fric est planqué. Parce que je suis sûr que s'il y a bien une personne au monde qui détient la réponse, c'est toi. C'est o-bli-ga-toi-re. Je t'écoute...

Evidemment qu'il le savait. Lui-même avait torturé des dizaines de types et obtenu des aveux la plupart du temps. C'était une question de méthode et là, elle était redoutablement efficace. Il n'avait que quelques minutes et allait à l'essentiel. Couper un pouce n'était pas anodin : l'impact psychologique était à son comble : sans pouce, plus de préhension possible, la main perdait toute son utilité ! Il se laissa tomber au sol.

Agustin se posait la question de savoir combien de temps il pouvait gagner lorsque son corps fut parcouru d'un tremblement effroyable suivi d'une violente douleur. Le hachoir venait de s'abattre sur sa cheville, sectionnant net son pied droit.

— Agustin, je n'ai pas de temps à perdre... Tu sais que je peux te rendre les choses encore bien plus désagréables... Je n'en ai pas envie, mais je le ferai si tu ne m'aides pas. Oh oui, tu peux compter là-dessus...

— S'il te plaît...

Le catalan se mit à sangloter.

Il ne tiendrait pas cette fois-ci. A quoi bon d'ailleurs. Il ne s'agissait plus de décider de vivre ou de mourir, il voulait simplement que la souffrance s'arrête. Vite, tout devait s'arrêter maintenant...

3

Agate

Barcelone, lundi soir

Rei de joieria. A soixante-cinq ans, Shang-Ti n'était pas peu fier de son surnom de « roi des bijoux » dont ses amis l'avaient admirativement baptisé. Que de chemin parcouru depuis son arrivée en mille neuf cent quatre-vingt-cinq avec sa femme bien-aimée Li-Wei ! Ils avaient quitté *Wenzhou*, ville portuaire du sud de *Shanghai* comme des dizaines de milliers d'autres en ces temps-là. Ils n'avaient guère emporté que ce qu'ils avaient sur le dos, délestés du moindre sou par les passeurs clandestins. La capitale catalane était leur eldorado.

Comme tous leurs compatriotes, ils avaient travaillé dur pour construire un avenir meilleur. Des cuisines

des bars à tapas aux blanchisseries en passant par les usines de conserveries, ils avaient sacrifié leur vie personnelle. Un seul but les motivait chaque jour, celui qu'un jour leurs enfants puissent vivre mieux qu'eux, qu'ils puissent en profiter. Après avoir trimé comme des animaux pendant quinze longues années, le couple se lança dans l'import de bijoux de pacotille, des perles de toutes tailles, des colliers argentés aux bagues en zamak. Pour démarrer, ils les vendirent sur les marchés puis acquirent une petite boutique sur la *Rambla*, qui n'était alors qu'une rue piétonne destinée à la promenade du dimanche. Au fil des années, elle se transforma rapidement en autoroute à touristes et leurs ventes explosèrent.

Aujourd'hui, Shang-Ti et son épouse étaient à la tête de la principale société de distribution de la capitale catalane. Ils fournissaient les trois quarts des revendeurs de bijoux de la ville. Un beau et spacieux show-room dans le cœur du quartier de *Fort Pienc* était leur fierté absolue. Un jour, tout cela traverserait les générations ! La soixantaine bien entamée, l'heure était venue de préparer la transmission de leurs biens à leurs trois enfants, Maria, Sofia et Pedro.

Leur donner des prénoms catalans avait été un acte militant dans les années quatre-vingts. A cette époque, la municipalité ne parlait pas encore d'« harmonie sociale interculturelle » et ne s'intéressait guère à cette frange de la population. Un jour, leur progéniture jouirait du fruit de leurs efforts : pas question pour Shang-Ti qu'ils aient à vivre comme leurs parents, comme des esclaves vidés de toute énergie. Non, Shang-Ti avait tout fait pour que ses enfants puissent aller à l'université.

Maria et Sofia avaient suivi cette route de la réussite en se transformant en de belles jeunes femmes instruites. Elles étaient parfaitement bilingues et totalement intégrées dans la vie catalane. Il n'en était pas de même pour Pedro. A dix-neuf ans, il avait des opinions bien tranchées et martelait ses convictions : son père et sa mère trahissaient leurs origines en se détournant des coutumes de leurs ancêtres ! Il n'avait aucune envie de faire un effort et poussait même la provocation jusqu'à rejeter son prénom. Pedro avait décidé de s'appeler Chang !

Chang savait bien que ses parents interprétaient ses lubies comme les stigmates d'une crise d'adolescence qui tardait à le quitter et cela le dégoûtait. Ils comprendraient un jour. La domination chinoise n'épargnerait pas Barcelone et il comptait bien participer activement à cette ambition !

— Pedro, es-tu sûr de vouloir sortir aussi tard ? s'inquiéta Li-Wei, en plus de cela, il pleut des cordes...

— Maman, je te rappelle que je suis majeur, je fais ce que je veux et arrête de m'appeler comme cela !

— Pedro... protesta la mère d'une voix douce, nous t'aimons fort, tu sais... Ton nom est celui que ton père et moi...

— ... Est celui que vous m'avez donné à ma naissance, l'interrompit-il sèchement. Mais maintenant, j'ai décidé de changer de nom et de m'appeler Chang. Je veux que tu respectes cette décision !

— Pedro, s'énerma Shang-Ti qui leva brusquement les yeux de son journal et fusilla du regard son fils.

— Quoi ? Tu vas me refaire la morale ? Tu vas reparler de respect et encore me resservir ton histoire à la noix ? Deux pauvres chinois qui ont bossé comme des tarés pour en arriver là ? Pour me donner un avenir ? Tu sais quoi, je n'en veux pas de ton avenir de merde !

Excédé, Shang-Ti se leva d'un bond, contourna la table ronde et se planta face à son fils, les yeux rivés dans les siens.

— Alors le vieux ? Je parais que tu rêves de m'en foutre une, le provoqua Chang. Tout ce que tu as pu faire de ta vie c'est compter tes saloperies de perles, du matin au soir ! Tu parles d'un boulot de dégénéré !

Shang-Ti éprouva de la tristesse. Il ne reconnaissait plus Pedro. Il se souvenait de leur complicité perdue, de ces rires d'enfants oubliés à jamais. Il n'avait jamais levé la main sur eux. Il détestait ce qu'il ressentait à cet instant précis. Il avait effectivement une grosse envie de lui mettre son poing en pleine figure. Son fils filait vraiment un mauvais coton et cela le mettait en colère.

Le visage de l'adolescent s'empourpra de haine et il approcha doucement sa main vers le visage du paternel, entoura sa mâchoire et la serra.

— Tu n'es qu'un faible qui rampe aux pieds de tous ces connards qui viennent dans tes boutiques. Je n'ai pas envie de te ressembler, lui murmura-t-il en prenant un air désabusé.

— Pedro ! s'exclama Li-Wei avant d'enfourer son visage dans ses mains et de s'effondrer en sanglots. Lâche ton père et va-t'en ! Fais ce que bon te semble... Un jour, tu finiras par comprendre ton erreur. Tu

comprendras que nous t'aimons et que nous ne voulons que ton bonheur...

— Mon bonheur ? s'esclaffa-t-il. Mais je suis heureux, maman ! Heureux de vous laisser pourrir dans votre quotidien de merde !

Pedro tapota la joue de son père tout en le défiant du regard puis tourna les talons et claqua violemment la porte d'entrée de l'appartement familial. Immobiler, les deux pieds sur le tapis-brosse marqué *Bienvenida*, Chang alluma une cigarette puis descendit en sautillant les trois étages de l'immeuble.

Depuis plusieurs semaines, Chang s'était rapproché d'une bande de petites frappes menée par Alejandro, une montagne de muscles au torse sculpté en « V » et saturé de tatouages de reptiles de toutes espèces et de toutes tailles. Dans le milieu criminel, il était connu que ce gang était une sorte d'antichambre de la mafia locale. Chang attendait avec impatience d'avoir une occasion de faire ses preuves pour grimper dans la hiérarchie.

D'abord, il avait volé des sacs à main ou des portefeuilles. Ensuite, il avait détrossé quelques touristes en jouant du cran d'arrêt dans les ruelles sombres de *Gracia*. Il avait même brutalisé un junkie en lui fourrant un colt 45 dans la bouche afin de le motiver à rembourser ses dettes, ce qu'il fit sur-le-champ.

Ce soir-là, Chang avait rendez-vous vers une heure du matin et il pédalait comme un dératé sous une pluie battante. Alejandro l'avait prévenu que cette fois-ci, ce serait « du lourd ». L'occasion pour lui d'être initié, il s'agissait d'une sorte d'examen de passage. Chang était aux anges ! Quand Alejandro lui avait demandé s'il connaissait un lieu calme pour leur opération, il avait immédiatement proposé l'entrepôt de stockage de l'entreprise familiale. Il se situait dans une zone industrielle au nord de la ville.

Une heure et cinq minutes. Chang était en retard et son cœur s'arrêta littéralement de battre quand son vélo aborda le dernier virage. Au fond de la petite impasse lugubre, il reconnut la vieille SAAB beige puis la silhouette d'Alejandro accompagné de son indéfectible acolyte, Javier. Les deux hommes tiraient nerveusement sur leurs cigarettes et tournèrent leurs têtes de concert lorsque les roues du vélo dérapèrent dans une grosse flaque brunâtre.

— *Mierda*, lança Alejandro en jetant son mégot, je croyais que les chinois étaient ponctuels ! Chang, qu'est-ce que t'as foutu ? Ça fait dix minutes qu'on poirote !

— Désolé, souffla Chang, je suis..., désolé les gars...

— C'est bon, amène-toi, répondit Alejandro. Aide-nous à sortir ce fumier du coffre de la voiture !

Ivan le séducteur. Chang le connaissait. Il s'agissait d'un des principaux revendeurs d'amphétamines et de marijuana sur les plages du nord de la ville, de *Badalona* à *Mataro*. Plutôt beau gosse, il s'était fait une sérieuse clientèle, essentiellement féminine. Draguant

inlassablement toute femme de moins de soixante ans, il ne laissait jamais une proie repartir sans lui avoir vendu quelques pilules ou un sachet de poudre. Grande gueule, il était capable de faire passer des gélules d'ibuprofène pour un puissant aphrodisiaque. Il n'avait qu'un défaut, celui d'être un piètre comptable et il accumulait les dettes. Quatre mois de retard, c'était définitivement trop long. Ses patrons avaient donc missionné Alejandro pour lui remettre les idées en place.

La SAAB était garée sous un préau de tôle ondulée martelée par la pluie de printemps qui se faisait de plus en plus intense. D'une certaine manière, ce fond sonore était idéal pour couvrir le bruit de leurs agissements. La clope collée à la lèvre inférieure, Javier ouvrit le coffre de la berline et fit signe à Chang de s'approcher. Le jeune chinois eut un bref mouvement de recul quand il vit le corps poisseux d'Ivan qui remuait comme un ver. Les lampes à Sodium accrochées sous les poutrelles métalliques inondaient la scène d'une lumière brutale et donnaient au sang des reflets verdâtres.

Chang contempla bouche bée le corps sévèrement maltraité et fut tétanisé quand son regard se porta sur le visage difforme. Ses pommettes tuméfiées étaient gonflées telles des poches d'hélium et son appendice nasal se résumait en une simple bouillie de chair. De longs râles de douleur traversaient le bâillon imbibé d'hémoglobine.

— Ben quoi, se justifia Alejandro en haussant les épaules, ce connard ne voulait pas rester tranquille alors je lui ai balancé quelques coups de marteau pour le calmer...

Javier tira d'un coup sec sur le bras gauche d'Ivan et secoua la tête en direction de Chang lui intimant visiblement de se saisir de l'autre bras. Ils extirpèrent Ivan qui continuait à se débattre et le trainèrent jusqu'à la grande porte en acier.

Chang fouilla au fond de sa poche puis lança le trousseau de clés à Alejandro qui décrocha la lourde chaîne qui cerclait les poignées. Les battants pivotèrent aisément en émettant un sifflement aigu. Ivan tenta de crier de toutes ses forces à travers son bâillon, mais l'averse redoubla d'intensité au même moment. L'espoir d'alerter un voisin ou qui que ce soit s'éteignit lorsque les charnières crissèrent une seconde fois derrière lui. Il était pris au piège.

— Oh putain, s'écria brutalement Chang en se frappant le front. Les gars, j'ai complètement oublié de débrancher l'alarme !

— Quoi ? Bouge-toi le chinois, il ne manquerait plus que tu nous convoques les flics...

— OK j'y vais, ne vous inquiétez pas !

Chang relâcha le bras d'Ivan et sprinta vers un petit boîtier blanc fixé sur le mur de parpaing et ouvrit le clapet pour accéder au clavier numérique. Il se mit à taper nerveusement le code de désactivation.

12547895

Sur le petit écran digital s'afficha *CODIGO FALSE*, il s'était trompé ! Il maudit son père, obsédé par la sécurité et ses codes complexes qui changeaient toutes les deux semaines !

Il souffla de soulagement lorsque la mention *CODIGO CORECT* apparut et que la petite LED rouge changea de couleur.

— C'est bon, les gars ! L'alarme est désactivée !

Chang en profita pour appuyer sur l'interrupteur principal et l'ensemble des plafonniers à tubes fluorescents se mirent à clignoter anarchiquement pendant deux ou trois secondes avant de se stabiliser. Devant ses yeux s'étalait le trésor de sa famille : des dizaines de caisses en bois d'un mètre cube chacune, remplies d'accessoires de bijouterie de pacotille. Des colliers, des chaînes et cordons de toutes les dimensions, des perles en acier, des cabochons et autres breloques de toutes sortes. Plus de dix mille références soigneusement répertoriées, classées et ensachées par dix, cinquante, deux-cents ou même mille selon leur taille et leur valeur.

Chang commença à suer. Ce qui allait se dérouler dans les minutes à venir allait le mettre terriblement mal à l'aise. Il se forçait à voir le bon côté : un rite initiatique allait le faire enfin passer du côté des durs, il allait pouvoir envisager la vie autrement, gagner beaucoup d'argent, accéder au pouvoir. Peut-être pourrait-il même un jour imposer sa propre organisation. Une organisation constituée d'une majorité d'immigrants chinois comme lui.

En attendant, il devait surmonter une difficulté, un comble pour un voyou : il ne supportait pas la vue du sang et la torture le répugnait. Ce n'était pas du tout

« son truc » ... Un coup de fusil, oui, ça, c'était simple, propre. Jouer avec un couteau et faire durer le « plaisir », s'adonner à des jeux sadiques à l'aide d'armes blanches, il ne pouvait vraiment pas imaginer devoir faire cela. Pourtant, il était presque sûr qu'Alejandro allait le mettre à l'épreuve...

Alejandro balaya la pièce du regard pour trouver une manière de s'occuper de sa victime. Ses yeux fixèrent un objet curieux constitué d'un plateau en bois cerclé de métal, d'un fléau en fonte au bout duquel se trouvait suspendu un petit plateau.

— Là, Javier ! Attache-le à ce machin !

— C'est une balance à pommes de terre, précisa Chang. Quand j'étais gosse, mon père l'utilisait pour peser les sacs de...

— ... Oui, oui, super, s'énerva Alejandro. On s'en fout complètement ! Va chercher des cordes. Vite !

La vieille balance servait à peser les sacs de toile de jute qui arrivaient par conteneurs de Taïwan ou de Hongkong. Le père de Chang l'avait acquise lorsqu'il était arrivé à Barcelone, il y a près de trente-cinq ans. D'un côté le sac, de l'autre les poids de fonte octogonaux de différentes tailles : un, deux, cinq, dix kilogrammes ainsi que les plus petits, de cinquante à cinq-cents. Ils étaient tous parfaitement alignés dans l'ordre dans un fond de caisse en bois.

Alejandro prit une corde de nylon et ficela Ivan contre la flèche en serrant comme une brute. Ivan continuait à gémir, ses yeux injectés de sang s'agrandissaient d'effroi et de douleur.

— Alors, le chinois, tu es prêt à passer à l'action ?

Chang se contenta d'un hochement de tête nerveux, fuyant les regards de ses comparses de peur de laisser transparaître ses craintes.

— Bon, Javier va te montrer, ensuite tu feras comme lui, décida Alejandro.

Javier, dont le cerveau était ramolli par la « méth », passa la langue sur ses lèvres comme s'il s'apprêtait à attaquer un plat de cannellonis à la béchamel. Sa main était démesurée et s'abattit sur la joue d'Ivan à la manière d'une raquette lors d'un premier service au tennis. Le coup était si puissant que le bâillon s'arracha de la bouche tuméfiée et roula sur le bitume.

— Pitié les gars, pleurnicha Ivan, je vais tout rembourser, je vous jure ! Je vais même vous filer une prime... Une grosse prime ! Vous m'entendez ?

Feignant de ne rien entendre, Alejandro eut une idée. Il s'avança vers le côté droit de la balance, se saisit du poids noté « deux kilos » et le tendit à Chang.

— Je ne voudrais pas que tu t'abîmes tes petites mains, le chinois ! Allez, défonce-lui sa grande gueule...

Javier recula pour laisser sa place. Il ricana bêtement puis lécha le sang laissé sur le dos de sa main. Chang tenta d'éviter le regard de sa victime, il était complètement terrifié. Son ventre se noua. Il devait y arriver. De toutes les manières, il n'était pas question de reculer, il se serait fait démolir par les deux acolytes. Il prit le bloc de fonte par l'anse et se posta face à sa victime.

— Allez gamin, vas-y...

Chang serra si fort les dents que ses oreilles se bouchèrent, les cris d'encouragement se mêlèrent aux pleurs d'Ivan. Il allait vomir si tout ceci ne s'arrêtait pas très vite. Comme en transe, il ne se rendit pas compte que son bras s'était déjà élancé. Il reprit ses esprits quand il vit deux petites choses blanchâtres au sol : il venait de pourfendre la mâchoire d'Ivan.

— Bravo Chang ! Oh putain, qu'est-ce que tu lui as mis ! s'exclama Alejandro comme un professeur, fier de son élève.

Chang laissa tomber le poids. Non. Il n'arriverait pas à répéter son geste. C'était trop dur. Son esprit se mit en éveil, il devait trouver une issue. Il ne pouvait leur avouer son malaise. Il devait leur prouver qu'il était un dur à cuire, qu'il était capable d'aller au bout de sa mission... D'ailleurs, quelle était-elle réellement ? Lui faire peur, le démolir, le tuer ?

— Oh ! Chang ! Tu fais quoi là, on n'est pas là pour rigoler... accélère le mouvement ! Tu peux lui en mettre autant que tu voudras à ce bâtard ! s'énerma Alejandro.

Les choses étaient devenues claires, très claires même. Chang ne se voyait pas porter le prochain coup. Si seulement il pouvait utiliser une arme à feu... Une idée lui vint à l'esprit : les perles !

— Dites, les gars, et si on lui faisait bouffer des perles ? Il y en a plein dans les cartons, là, autour de nous !

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Si ! Moi, ça me ferait marrer de lui fourrer sa grande gueule avec des... des agates, tiens !

Durant une seconde, il frissonna de terreur, imaginant que ses compagnons de route l'attachent à côté de Ivan pour lui faire subir le même sort... Le ricanement stupide de Javier emporta Alejandro, qui se mit également à rire grassement.

Chang n'attendit pas qu'ils changent d'avis et se dirigea vers la première caisse ouverte posée au sol. Il saisit un sachet qui devait bien contenir deux ou trois cents petites agates vertes d'environ trois millimètres de diamètre.

Il jeta un regard nerveux autour de lui. Il mit la main sur l'objet qu'il lui fallait : un entonnoir en plastique rouge. Il se dirigea vers Ivan, se concentra pour essayer d'oublier tout ce sang et lui empoigna la mâchoire déboitée. Il ouvrit le sachet avec ses dents et fit couler une grosse partie du contenant au fond de la gorge d'Ivan qui se mit à trembler...

De drôles de bruits s'échappaient de sa bouche, l'air avait du mal à se frayer un chemin dans sa trachée. Les spasmes se firent de plus en plus fort.

Putain, crève, s'il te plait, crève vite...

Hé, mon Chang ! Tu vois ça ? Il s'étouffe lentement, très lentement... Tu es un grand malade, dis-moi ! Non, sérieux, je n'avais pas parié sur ta petite tronche, mais je dois l'avouer, tu m'as eu !

Chang resta les bras ballant, pétrifié par ce corps désarticulé qui s'agitait dans tous les sens, qui luttait encore et encore pour survivre. Les éructations se firent

moins sonores, puis s'arrêtèrent enfin. Ivan s'immobilisa définitivement.

— Maintenant je peux te le dire mon petit Chang, il n'avait évidemment jamais été question de le laisser en vie...

— Comment, qu'est-ce que tu veux dire par là Alejandro...

— Je n'étais pas encore sûr de toi. Faut pas m'en vouloir, mais tu t'en es sorti comme un chef ! J'adore le coup des perles, pas sanglant, mais tu pourrais faire la une des journaux avec une idée tordue comme celle-là !

— Super, lança Chang sans conviction... Qu'est-ce qu'on fait du corps maintenant ?

— Qu'est-ce que « tu » fais du corps ! Ta mère ne t'a jamais appris qu'il fallait faire la vaisselle après le repas ? A toi de nettoyer ta merde, mais je crois en toi, petit chinois ! Dis-toi que cela fait partie du test !

Javier se mit à rire en ouvrant la bouche à s'en décrocher la mâchoire. C'est à cet instant que Chang comprit pourquoi cet idiot ne s'exprimait jamais, il n'avait tout simplement plus de langue ! Seul un petit bout de chair d'un ou deux centimètres remuait comme la petite queue d'un chien.

— Bon, s'exclama Alejandro en tapant dans ses mains, il est temps pour Javier et moi de foutre le camp ! Tu vas nettoyer tout ça, gamin ! Pas question de laisser une seule empreinte. Je peux compter sur toi ?

Complètement abasourdi, Chang acquiesça d'un hochement de tête.

Alejandro et Javier partirent bras dessus bras dessous et Chang se laissa tomber à genoux. Il ne put réprimer un sanglot.

Ses sentiments étaient confus. Heureux d'en avoir fini avec Ivan, honteux d'avoir dû user d'un subterfuge pour masquer son incapacité à utiliser l'arme de fortune proposée par ses complices. Surprenant. Il n'avait aucun remords sur le fond : il venait de donner la mort à un être vivant et ne ressentait rien. Comment pouvait-on accepter aussi facilement de donner la mort ? Était-il donc fait pour ça ? Tueur né ? Le tabou était transgressé et rien ne le retiendrait dorénavant.

Il restait un problème de taille : le corps d'Ivan.

Les idées se bousculaient dans sa tête. Cacher le corps dans l'entrepôt n'était qu'une solution à court terme. Inévitablement son père ou ses sœurs viendraient pour s'approvisionner en marchandise et risquaient de le découvrir. Sans compter que le corps pourrirait rapidement, les lieux se transformaient en fournaise dès les premiers rayons de soleil. Non, il fallait évacuer le cadavre, mais comment ?

Il n'y avait pas d'autre issue... Il devait se concentrer pour être crédible, peut-être arriver à pleurer un peu... Il sortit son portable de sa poche et composa le numéro de son père. A chaque sonnerie, son cœur battait plus fort, il devait y arriver...

— ... Chang ?

— Papa !

— Mon fils ! Je suis heureux que tu m'appelles ! Tu sais... Je comprends ta colère. Tu n'as pas bien agi tout à l'heure, mais nous devons trouver une solution

ensemble. Toi, maman et moi. Tu veux ? Est-ce que tu rentres à la maison ?

Les choses se corsaient, Chang sentit une émotion envahir son corps et qui tentait de le submerger. Il fallait résister, à tout prix. Il était bien trop tard pour l'option « on efface tout et on recommence ».

— Papa, j'ai besoin que tu viennes me voir, je suis à l'entrepôt...

— ... Je ne comprends pas bien ce que tu me dis...

— Papa, ramène-toi vite, je suis dans la merde jusqu'au cou !

— Qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi...

C'était le moment pour lui de puiser au fond de lui-même, il devait y arriver...

Chang se mit à pleurnicher puis à sangloter de plus en plus fort. Il finit par pleurer franchement.

— J'arrive fiston... J'arrive aussi vite que possible...

